

## **Circus in Gaza**

Histoire d'un pied de nez rouge en zone à "risque élevé".

Depuis 2011, un projet de création d'école de cirque se développe à Gaza malgré le blocus, les bombes, le chômage et la non-mixité imposée par la société musulmane.

### **Pourquoi le cirque ?**

Cet art de saltimbanque a la particularité de se composer de multiples disciplines, la jonglerie (balles, massues, diabolo...), l'équilibre sur objets (fil, monocycle, boule...) l'acrobatie, le clown... Cette palette offre la possibilité à chacun de trouver son propre outil d'expression tout en faisant partie d'une « famille » plus large où l'esprit de groupe et l'entraide sont primordiaux. Sans parade (personne assurant la sécurité), l'acrobate ne peut se lancer dans une figure à risque, l'équilibriste a besoin d'une épaule à ses débuts pour trouver sa balance, le clown doit tester ses gags sur un public complice... Depuis de nombreuses années en Europe, le cirque s'est développé comme un outil de résilience et de cohésion sociale auprès de publics fragilisés. Le corps en mouvement qui devient un "ami" avec lequel on réussit à s'exprimer à se présenter aux autres, à exister. Des enfants aux adultes, la formule magique a fait ses preuves. Proposer cet outil en Palestine, où des décennies d'occupation et de guerre blessent physiquement et moralement une population entière relevait pour nous de l'évidence.

### **Le cirque à Gaza**

De 2005 à 2009, l'association française « Une toile contre un mur » accompagnait la création de l'école de cirque « Sirk-Sakhir » (le petit cirque) à Naplouse/Cisjordanie. Riches de cette première expérience, « Une toile contre un mur » et l'asbl « Aljabal » décident de se rendre à Gaza pour proposer le même type de projet. Le projet consistait d'une part à apporter du matériel de cirque et d'autre part, à former en technique et en pédagogie des arts du cirque, des animateurs cirque palestiniens qui pourraient former à leur tour des enfants palestiniens. Notre but ultime était de mettre en place une structure cirque palestinienne autonome.

Lors de notre première venue, nous avons rencontré plusieurs animateurs appartenant à différentes associations socioculturelles de toute la bande de Gaza, de Khan Yunis au sud à Jabalia au nord. Ils ont tout de suite compris l'intérêt de développer cet outil auprès des enfants avec lesquels ils travaillaient. Mais avant d'accepter notre proposition, ils ont imposé leur condition : que l'on s'engage sur le long terme à leur donner une formation complète. Ils avaient déjà reçu le même type de proposition de la part d'associations européennes qui au final leur avaient donné du matériel sans leur

expliquer à quoi cela servait puis n'étaient plus jamais revenus. Leur condition nous plaisait car elle nous mettait, Européens et Palestiniens, sur pied d'égalité et nous confrontait à l'engagement que nous prenions.

Cette première rencontre célébrée par ce contrat moral nous a donné des ailes. De notre côté (Européens), nous avons réussi la première année à nous rendre 3 fois à Gaza pour des périodes d'un mois. Nous apportions du matériel, nous développions avec les Gazaouis le contenu de la formation en fonction de leurs besoins, de leurs demandes et surtout nous constatons leur évolution spectaculaire : entre chacune de nos venues, les participants continuaient leur formation de manière autonome en allant voir des vidéos sur internet. Très vite, ils ont organisé des cours pour les enfants, fille et garçon, au sein de leurs associations. Leur implication était remarquable : durant les stages que nous donnions, certains travaillaient dans les tunnels la nuit et suivaient les cours le jour. Des cours très physiques, sous une chaleur accablante.

### **Le blocus aussi pour les clowns**

Des ailes, nous aurions aimé en avoir au sens propre. Le plus grand frein à ce projet était et reste le blocus de Gaza. N'étant pas soutenu par une institution type ONU, il nous était impossible de passer par Israël et nous sommes donc passés par l'Égypte qui vivait son "printemps arabe". L'ambiance était particulière ; les Égyptiens étaient fiers, ils avaient réussi à détrôner leur dictateur. Lorsqu'ils apprenaient que nous nous rendions à Gaza pour un projet culturel, ils nous offraient un soutien et une aide généreuse. Sans cela aurions-nous réussi à franchir par trois fois la frontière qui sépare l'Égypte de Gaza, deux fois à l'air libre et une fois sous terre, par les tunnels ? Ce n'est pas sûr, car même en l'absence du dictateur, les militaires postés à la frontière continuaient à la rendre imperméable et les règles pour la passer n'étaient pas claires. Aujourd'hui encore, nous ne comprenons pas comment nous avons réussi. Le fait que nous ayons réussi à la passer une première fois, le fait que le projet ait pu démarrer et que nous nous sentions liés par notre engagement à nos partenaires Gazaouis nous confirmaient la justesse et la nécessité d'aller à Gaza. Ainsi, à notre troisième voyage face aux militaires égyptiens qui nous refusaient catégoriquement le passage pour Gaza, nous avons pris les tunnels sans aucune hésitation. Pour nos collègues et amis palestiniens, ce fut la preuve définitive de notre engagement!

Initialement nous avons prévu un programme de formation s'étalant jusqu'en 2015 avec en moyenne deux stages par an. C'était sans prendre en compte la situation instable de Gaza et de l'Égypte. Depuis août 2012, nous n'arrivons plus à nous rendre à Gaza, nous en avons été empêchés successivement par des attentats, le coup d'État en Égypte, les bombardements de Gaza, les conflits dans le désert du Sinaï égyptien. Par désespoir et utopie, nous avons sollicité un passage par Israël qui nous fût bien sûr refusé. Face à

ces obstacles, un nouvel ennemi est apparu, le découragement. Cela fait trois ans que nous travaillons pour aller à Gaza afin d'honorer notre contrat auprès de nos partenaires palestiniens, et cela fait trois ans que notre travail est balayé d'un revers de la main par les refus des institutions égyptiennes et israéliennes. Sans parler du "non-soutien" de nos ambassades belge et française.

Mais nous ne pouvons pas baisser les bras, car là-bas à Gaza, la graine cirque a été plantée et malgré le manque d'eau, elle pousse. Si nous ne pouvons nous rendre sur place pour accompagner le projet physiquement, nous devons trouver le moyen de l'accompagner à distance et surtout de maintenir un lien qui est une source de soutien et d'encouragement vitale pour les Gazaouis coupés du monde.

### **L'avenir du cirque à Gaza et en Palestine**

La formation de base que nous avons pu apporter à Gaza et le travail autonome développé par les participants ont donné à ce projet des bases solides. Aujourd'hui, deux écoles de cirque sont en train d'émerger à Gaza, une à Jabalia, l'autre à Shijaiya. Dans chaque groupe, deux à trois jeunes qui ont suivi notre formation l'ont transmise à leurs amis si bien qu'il y a actuellement plus de 10 formateurs aux arts du cirque à Gaza qui donnent des cours et des stages aux garçons et aux filles. Par ailleurs, ils ont développé des contacts vers l'extérieur, tout d'abord avec les écoles de cirque palestinien de Naplouse et de Ramallah et ensuite avec deux ONG italiennes.

Ces contacts sont l'avenir du cirque à Gaza et ouvrent des perspectives pour une collaboration entre les écoles de cirque palestiniennes. Les ONG italiennes soutiennent ce projet, l'une en apportant des moyens financiers permettant de louer un lieu où donner les cours, l'autre en essayant de trouver un moyen pour que les professeurs Gazaoui puissent se rendre à « L'école palestinienne de cirque » de Ramallah afin de recevoir une formation technique plus poussée.

L'art, la culture, le jeu, l'amusement sont des armes pacifiques face à l'absurdité de la guerre. En nous rendant en Palestine avec ce projet cirque nous étions portés par la conviction que s'amuser est un droit de base comme boire et manger. Sur place, cette conviction s'est renforcée.

Babou Sanchez

Envie d'en savoir plus sur ce projet, rendez-vous sur [www.aljabal.be](http://www.aljabal.be)